

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 48

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

poules, en allongeant le cou, y pico-
raient des brins d'herbe et des insectes.

» Jean, usant alors d'un grand moyen,
se dit en lui-même : *Ah ! t'as rolliu fère
'na dzenelhire, atteinds vâi on bocon.*

» Il aiguise son sabre de chasseur de
gauche, va semer des grains d'avoine
sur son terrain, le long du poulailler, de
manière que les poules soient tentées
d'allonger le cou à travers les barreaux
pour les manger. Mais aussitôt que
l'une d'entre elles se hasardait à mon-
trer sa tête, Jean la décapitait d'un coup
de sabre, et tandis que le corps de la
victime se démenait dans le poulailler,
la tête allait invariablement rouler dans
le pré de Jean.

» Et Louis fut bien forcé de déplacer
ses volatiles ; sans cela, il ne lui en se-
rait pas resté un. A. G.

Le comique anglais Tole raconte qu'il
y a une vingtaine d'années, il se prome-
nait sur la Perspective-Newsky à Saint-
Pétersbourg. Pour passer le temps, il
alluma un cigare et fumait tout tranqui-
llement, sans penser à mal. Tout à coup,
un officier, dit-il, s'approcha de moi et
m'adressa la parole :

— Monsieur, ne savez-vous pas qu'il
est défendu de fumer ici ?

— Je n'en avais pas la moindre idée.
Mais puisque c'est défendu, je m'en vais
cesser de suite ; et j'éteignis mon cigare.

Deux minutes après, des agents de
police se jettent sur moi, m'empoignent
et me conduisent au poste, où je reste
un jour et une nuit. Enfin on m'amène
devant le commissaire.

— Ne savez-vous pas qu'il est défendu
de parler au czar ?

— Pardon, répondis-je, je n'ai parlé à
personne. C'est un officier qui m'a fait
remarquer qu'il était défendu de fumer
sur la Perspective-Newsky.

— Un officier ! Mais c'est Sa Majesté
le czar. Ne l'avez-vous pas su ?

— Mais non, pas du tout.

Mon interrogatoire terminé, on me
reconduisit en prison. Puis, au bout de
quelques heures, un agent vint me cher-
cher et me dit que le czar désirait me
voir. J'allai au palais. Alexandre III fut
fort aimable, s'excusa au sujet de cet
incident et parla avec beaucoup d'esprit
d'art et de théâtre. Avant de partir, je
m'enhardis à lui dire : Puis-je vous de-
mander une grâce, Sire ?

— Parlez, dit le czar en fronçant lé-
gèrement les sourcils.

— Je vous supplie, si vous me ren-
contrez encore dans la rue, de ne plus
m'adresser la parole.

Le czar rit et me congédia avec la
plus grande amabilité.

L'einterrà dè la fenna à Remâofon.

La fenna à Remâofon, la Zabet, qu'é-
tai malâda, allâvè adé pe mau, qu'on bio
matin le restâ sein remoâ su sa tiutra,
ràide coumeint on pau. Remâofon, quand
ve cein, fe fère onna bière et coumandâ
lè pareints po l'einterrâ. Dein cé teimps
n'javâ pas onco dè cliâo petits z'ornibu
iô on einfatè la bière pè derrâi po allâ
âo cemeti, et mémameint dein bin dâi
veladzo n'javâ pas pî on branquâ ; on
menâvè la bière su on tsai et quand on
arrevâvè vai la delêze dâo cemeti, on
pregnâi dou panamans qu'on passâvè
per dèzo la bière, ion dévant et l'autro
derrâi, et on la portâvè dinsè tantqu'è
dein la foussa.

Quand faillu einterrâ la fenna à Re-
mâofon et que lè pareints furent arrevâ,
on l'âo baillâ à tsacon on verro et onna
navetta, tandi que lo vôleit appliyivè la
Grise, après quiet on aguéliâ la bière su
lo tsai à panâirès et on modâ po lo ceme-
tiro. Mâ y'avâi dâi crouïo tsemins, na
pas que y'aussè dâo pacot et de la
vouarga, mâ y'avâi dâi roussins que lè
ruès einfonçâvont tant qu'âi z'abots et
dâi z'autro bets ein molasse iô lo tsemin
étâi tant grebolu que c'étâi coumeint se
lè ruès passâvont su dâi tsirons que cein
fasâi dâi sécossès dâo diablo. Assebin
quand l'arreviront à iena dè stâo pliâcès,
cein fe coumeint se lè ruès dévâi la man
aviont passâ su onna bouenna : rraao !
po la coumeincoura dévant, et rraao !
po la coumeincoura derrâi. Ma fâi, qu'ar-
reva-te ? C'est que la fenna qu'étâi dein
la bière sè reveillâ ; parait que l'étâi
coumeint on dit, ein nêtgâie, et le cou-
meincâ à bordenâ per lè dedein. Quand
lè dzeins oïront cein, furent on bocon
épouâiri ; mâ faillâi bin vâirè cein qu'ein
irè ; l'arrêtoit lo tsai, l'âovront la bière,
et tràovont la Zabet que bâillivè ein sè
frotteint lè ge. Que faillai-te fère ? On ne
poivè pas la menâ âo cemeti et la faillu
ramenâ à l'hotô, iô le sè garit et iô le
vicu onco on part dè teimps.

Trâi z'ans après, la revouâiquie mé
morta po tot dè bon, mè peinsò, et faillu
refèrè. Remâofon avâi adé lo mémo vò-
let, que rappliâ la Grise po menâ la
bière ; mâ quand faillu modâ, Remâofon
que ruminâvè oqu'è ein li mémo, s'ap-
proutsè dâo vôleit que tagnâi dza la ca-
vala pè la breda, lâi preind l'écourdjà
dâi mans et lâi fâ :

— Remoa-tè d'iquie et laissè mè
menâ lo tsai, sein quiet on est dein lo
cas d'êtrè onco eimbétâ tandi trài z'ans !

Petit-Pierre.

(Suite et fin.)

Il y avait trois ans que Lucile était morte...
Alors commença pour Petit-Pierre une exis-
tence douloureuse. Jacques s'était passionné-
ment épris de sa seconde femme, qui, — triste

côté de l'égoïsme maternel, — n'aimait que
ses enfants à elle. Petit-Pierre fut immédia-
tement relégué au second plan, en compagnie
du grand père.

Celui-ci, avec sa profonde expérience de la
vie, s'aperçut bientôt que le fils de Lucile al-
lait être malheureux dans cette maison qui,
autrefois, lui avait été si douce.

Rose et Gaston, les enfants de la deuxième
femme de Jacques, étaient choyés, couverts
de caresses, pendant que l'infortuné Petit-
Pierre ne récoltait jamais, lui, un seul mot de
tendresse. Ses jouets, ses beaux jouets dorés,
que sa mère Lucile avait été, jadis, si heu-
reuse de lui acheter, étaient devenus la pro-
priété des nouveaux venus. A table, au repas
du soir, la moindre incartade de Petit-Pierre
était impitoyablement punie, pendant que
Rose et Gaston avaient, eux, le droit de tout
se permettre et en usaient avec entrain.

En vain le grand-père cherchait-il à s'inter-
poser ; en vain représentait-il à son fils tout
ce que cette inconcevable partialité avait de
singulier et de répréhensible : le peintre, aveu-
glé par son amour, répondait aux reproches
de son père par de mauvaises raisons, allé-
guant que Petit-Pierre était insupportable,
que, du reste, il arrivait à un âge où il fallait
le morigéner sévèrement, de peur d'avoir à se
reprocher, plus tard, trop d'indulgence à son
égard. Mais l'aïeul n'était pas dupe de tout
cela, les choses les plus futiles lui prouvaient,
jusqu'à l'évidence, que Petit-Pierre était
odieux à sa marâtre.

Pour faire oublier à l'enfant de Lucile toutes
les petites cruautés dont on l'accablait
journallement, le brave homme s'ingéniait à
redoubler de bonté envers lui. Son cœur déb-
bordant de tendresse cherchait à consoler cet
innocent, qui devenait, de jour en jour, plus
pensif et plus sombre. Souvent, le prenant par
la main, il l'emmenait au cimetière, prier sur
la tombe de la chère morte : c'étaient leurs
seules excursions à présent ! Naturellement,
ils reentraient de ce pèlerinage les yeux rou-
gis par les larmes. Alors la femme de Jacques
leur reprochait leur tristesse, les accusant de
ne manifester de la sorte leurs regrets que
pour mieux témoigner leur aversion pour elle.

Que répondre à ces attaques ? Le grand-
père, admirable de calme et de mansuétude,
prenait le parti de regagner sa chambre avec
Petit-Pierre. Ils couchaient tous les deux dans
la même pièce, au premier étage. De là, ils
pouvaient entendre les cris joyeux de Rose et
de Gaston, dont les sonores éclats de rire leur
donnaient, à eux, une insurmontable envie de
pleurer.

La philosophie du vieux père Darville ne
put résister bien longtemps à cette lutte de
tous les jours. Le digne homme se cassait la
tête. Lui, jadis solide comme un
chêne, et robuste et droit sous sa couronne
de cheveux blancs, il se voûtait de plus en
plus ; ses yeux obscurcis par le chagrin deve-
naient atones et vitreux. Pauvre vieux ! cela
le tuait lentement, de voir souffrir son Petit-
Pierre qu'il aimait tant, et cela sans pouvoir
rien faire pour le délivrer de cette existence
pénible !

Bien souvent, il avait eu la pensée d'em-
mener l'enfant, de s'enfuir de cette maison dans
laquelle tous deux, maintenant, semblaient
être des importuns, des trouble-fête, des
étrangers ! Mais où aller ? que faire ? Il était
trop fier pour tendre la main, pour implorer